

Murmures

Le matin, ouvrant la porte, tu tombes sur un mur. Pour sortir du lit, tu dois demander la permission. Tu dois demander la permission de quitter ta maison, ta rue, ta ville. On ne te la donne pas cette permission, et ce haut mur ceinture la ville entière. Des briques, toujours plus de briques. La nuit, tu dors enfermé derrière ce mur monumental. Un poète déchu, de passage dans ton cauchemar, a écrit sur le monstre de béton, avec de grandes lettres écarlates de sang :

« Le mur est là, énorme, comme un autre horizon

Une grandeur oppressante de fer et de béton

Emaillé seulement de rouge tache de sang

Sur Noirs barbelés. Horifique titan

Qui aspire et l'espoir et le désir de vivre

En pesant lourdement sur les habitants ivres

Du désir d'en finir avec l'enfermement.»

En lisant ces mots à la lueur du crépuscule tu n'as pas vu le sinistre présage qui se profilait entre ces mots torturés. Le lendemain, le surlendemain et tous les jours qui suivent se ressemblent et se mélangent. Peu à peu l'esprit de la Ville quitte les lieux pour ne devenir qu'un spectre lugubre rodant près du Mur intouchable. Les soirs apportent leurs lots de malheur et de désespoir et toi tu continues de demander cette permission qui semble être la seule chose qui compte désormais. On te refoule brutalement, on se moque de toi mais tu restes impassible. Le soir tu te couches la tête pleine d'idées noires mais le lendemain tout recommence et pour tout le monde c'est la même chose. Des vieux et des jeunes, des amoureux et des veufs, des bons et des méchants. Tous attendent comme toi que le cauchemar finisse et que tout redevienne comme avant. Mais quelque part au fond de toi tu sais que, même une fois le monstre tombé, son souvenir perdurera, qu'une fois le cauchemar terminé, cette sensation de peur froide au creux de ton ventre ne disparaîtra jamais. Mais inconsciemment tu essaies de garder espoir pour les autres et pour toi. Le poète, cet être torturé, s'est arrêté dans le cauchemar et a continué d'écrire de sa main tremblante comme pour pervertir ce mur immaculé :

« Toujours ! Toujours c'est dans son ombre que l'on marche

Courbés dans la pénombre qu'une seule lumière tache

Les éclats de clarté brusque des miradors

Tombant sur le fuyard, brisant ses rêves. D'ores

Et déjà retentit le coup sourd du fusil.

Il meurt. La ville pleure mais déjà on oublie.

L'éphémère courage qui tomb' si facilement »

Le lendemain, le surlendemain et tous les jours qui suivent apportent désormais leurs lots de malheur. Un jeune de ton quartier que tu avais vu le matin même, un nom qui te paraissait familier, un visage que tu avais remarqué, tous avalés par le monstre de béton et ces hommes cruels enfermés dans leurs grandes tours de noirceur, complices de ton malheur. Le poète continue ses messages, tous plus mordant les uns que les autres. Une fillette s'est jointe à lui, une orpheline de la vie qui a perdu son innocence et toutes ses belles illusions devant le non-sens de cette prison de béton. Elle gribouille de grandes phrases arc-en-ciel pour éviter de sombrer dans la démence collective. Elle tranche et assassine, se servant de ses mots comme des armes contre l'opresseur :

«Morosité persistante dans la Sombre mélancolie

Souvenirs des Jours heureux qui s'estompent petit à petit

Un jour, Mauer, tu tomberas misérablement face contre terre

Comme tous ceux que tu as fauché aujourd'hui et hier »

Petit à petit le mur semble se transformer sous les coups de l'espoir collectif. Il s'éclaire de couleurs sales, de phrases vengeresses, de dessins de maîtres, de mots d'amour et de tendresse. Chacun essaie d'y ajouter sa touche personnelle, son espoir de liberté.

Mais le monstre ne tarde pas à se défendre. De plus en plus de tours se mettent à pousser comme le lierre étouffant un arbre et le monstre grandit et se renforce. Il est de plus en plus difficile pour toi de dessiner une simple trace de vie sur ce mur. Le silence s'installe dans les rues et tu ne prends même plus la peine d'essayer de l'obtenir, cette permission qui te tenait tant à cœur. Ce matin, près du mur, tu as vu un petit corps ensanglanté portant une robe noire trop grande et des collants tout effilés. Au dessus quelques mots comme une épitaphe, un regret : « Je me meure dans l'oppression mais je vis pour ma liberté »

Tu as senti ton cœur se serrer et tes yeux se noyer en voyant le dessin enfantin qui semblait vouloir contredire l'évidence. Une petite cerise écarlate, tachée de sang noirci par le froid. Tu t'es détourné sans rien dire, le ciel gris partageant ton deuil silencieux au milieu de la tempête dans ton cœur. Le poète, ignorant son chagrin, écrit :

« Le mur est injustifiable.

Il est la négation de ce qui est beau et bon dans l'Humain

Et la représentation de ce qui est mauvais.

La liberté immolée sur l'autel de la volonté du contrôle.

L'opprobre en est jeté sur tous les autres murs.

Sur le confortable abri, le nid douillet, le cocon de quatre murs formant une prison »

Il devient de plus en plus audacieux, ses mots fleurissant un peu partout sur le mur, petites taches de couleurs rongant toujours plus les contours du cauchemar. Toi, tu continues ton chemin, observant discrètement les gens autour de toi. Certains disparaissent et on chuchote qu'ils auraient réussi à passer de « l'autre côté ». D'autres s'enfoncent dans leurs souvenirs toujours plus profondément et vivent avec les fantômes de leur passé, personnes de chair et de sang qu'ils espèrent retrouver un jour ou l'autre de l'autre côté du monstre.

Le poète a arrêté d'écrire. Tu as vu, un matin, des hommes sortir de chez lui et depuis plus rien. Certains murmurent qu'il est devenu comme les bâtisseurs du mur, d'autres qu'il est mort pour défendre un idéal perdu ... Malgré ça d'autres ont repris le flambeau, écrivant en longues arabesques courbées, des poèmes d'espoir, de mal-être et de liberté, s'inspirant du poète disparu, avalé par le cruel béton :

« Le Silence a remplacé les cris

Tout est calme, mort, ou moribond.

Avec la pluie s'effacent les écrits

Des larmes rouges sur le béton »

Petit à petit le monstre s'est transformé en une créature bariolée de couleurs, de phrases rongant le béton, attaquant l'arrogance sans cœur de cette frontière au milieu d'un seul monde. Tu as pris l'habitude, chaque soir, avant de plonger dans les bras de Morphée, de lire quelques passages de ces œuvres pleines de vie, comme si ce petit rituel rassurant pouvait les rendre plus fortes encore :

« Des Lèvres mourantes de la ville

S'échappent comme des râles

Et son grand corps fébrile

Tout son grand corps est criblé de balles »

Tu souris tristement et les années s'envolent ainsi, engourdis par l'insipidité de ce sombre monde qui t'entoure. Une monotonie sans faille s'installe, comme des grains de poussières trop tenaces, ponctuée de prières toujours plus désespérées, envahissant le colosse de béton armé.

Et puis, une nuit, tout vole en éclats. Tu sors de chez toi, tu n'en crois pas tes yeux. Le monstre, ce cauchemar de béton, lui qui envahissait ta vie et toutes tes nuits, lui qui avait tué

la Ville à petit feu, lui qui t'avais détruit peu à peu, ce colosse de béton et de fer avait enfin fini par jeter les armes. Il est là devant toi, rétrécissant à vue d'œil, devenant presque pathétique et misérable sous les coups de pioches qui le lacèrent. La mise à mort se poursuit pendant des heures et des heures qui te paraissent interminables et tu crois presque entendre ses râles d'agonie à travers les exclamations, le crissement du violoncelle, les bruits de pioches et d'écroulements. Et puis c'est la fin. Tu l'avais attendu depuis si longtemps que tu t'attendais à une explosion de joie et de chaleur. Mais en réalité personne n'ose y croire et le silence fait place à la volonté destructrice qui s'était emparée de la foule. A côté de toi tu entends alors une petite voix qui chuchote :

« C'est sur un air de violoncelle

Que vite les pierres on descelle.

Et qu'on détruit le gris mortier

Pour qu'il ne puisse plus blesser »

Sans te retourner tu esquisses un sourire et, toujours enveloppé de silence, tu retournes chez toi. Pour la première fois depuis une éternité tu te glisses dans un sommeil qui, tu en es certain, sera doux et sans aucun cauchemar.